

DOSSIER

MÉDIAS 1900 – 2000

LIVRE

PAR PATRICK BERTHIER

En 1895, Albert Robida et Octave Uzanne faisaient paraître onze *Contes pour les bibliophiles* (*Études françaises*, 36, 2). Ces contemporains de Jules Verne y prédisent “la fin des livres” par l’avènement du *kinéto-graphe*, c’est-à-dire de la télévision. “Étonnant, non ?”

Dans l’extrait qu’on va lire, les protagonistes s’exaltent à prophétiser le bucolique *retour à l’âge d’or*, la mort de la peinture par la photographie, la décadence du *vieux monde* et l’essor de l’Amérique. Tous se tournent enfin vers celui qui n’a pas encore parlé pour l’exhorter à livrer son opinion sur *ce qu’il adviendra des livres d’ici quelque cent ans*.

« La fin des livres » ¹

Contes pour les bibliophiles (extrait)

Albert Robida et Octave Uzanne (1895)

“Ce que je pense de la destinée des livres, mes chers amis.

La question est intéressante et me passionne d’autant plus que je ne me l’étais jamais posée jusqu’à cette heure précise de notre réunion. Si par livres, vous entendez parler de nos innombrables cahiers de papier imprimé, ployé, cousu, broché sous une couverture annonçant le titre de l’ouvrage, je vous avouerai franchement que je ne crois point – et que les progrès de l’électricité et de la mécanique moderne m’interdisent de croire – que l’invention de Gutenberg puisse ne pas tomber plus ou moins prochainement en désuétude comme interprète de nos productions intellectuelles.

L’imprimerie que Rivarol appelait si judicieusement « l’artillerie de “la pensée” » et dont Luther disait qu’elle est le dernier et le suprême don par lequel Dieu avance les choses de l’Évangile, l’Imprimerie qui a changé le sort de l’Europe et qui, surtout depuis deux siècles, gouverne l’opinion par le livre, la brochure et le journal ; l’imprimerie qui, à dater de 1436, régna si despotiquement sur nos esprits, me semble menacée de mort, à mon avis, par les divers enregistreurs du son qui ont été récemment découverts et qui peu à peu vont largement se perfectionner.

Malgré les progrès énormes apportés successivement dans la science des presses, en dépit des machines à composer faciles à conduire et qui fournissent des caractères neufs fraîchement moulés dans des matrices mobiles, il me paraît que l’art où excellèrent successivement Fuster, Schoeffler, Estienne et Vascosan, Alde Manuce et Nicolas Jenson, a atteint à son apogée de perfection, et que nos petits-neveux ne confieront plus leurs ouvrages à ce

¹ Je dois à Jean Clément, de l’UFR Sciences du langage de l’Université de Paris 8, la communication de ce texte époustoufflant. Je l’en remercie très chaleureusement. Un plus large extrait du récit est disponible sur le web : www.hidden.knowledge.com/books/lafindeslivres.html, ainsi qu’une notice sur Albert Robida à l’adresse suivante : <http://histv2.free.fr/robida1.html>.

procédé assez vieillot et en réalité facile à remplacer par la phonographie encore à ses débuts."

Ce fut un tollé d'interruptions et d'interpellations parmi mes amis et auditeurs, des : oh ! étonnés, des : ah ! ironiques, des : eh ! eh ! remplis de doute et, se croisant, de furieuses dénégations : "Mais c'est impossible !... Qu'entendez-vous par là ?" J'eus quelque peine à reprendre la parole pour m'expliquer plus à loisir.

"Laissez-moi vous dire, très impétueux auditeurs, que les idées que je vais vous exposer sont d'autant moins affirmatives qu'elles ne sont aucunement mûries par la réflexion et que je vous les sers telles qu'elles m'arrivent, avec une apparence de paradoxe ; mais il n'y a guère que les paradoxes qui contiennent des vérités, et les plus folles prophéties des philosophes du XVIIIe siècle se sont aujourd'hui déjà en partie réalisées.

Je me base sur cette constatation indéniable que l'homme de loisir repousse chaque jour davantage la fatigue et qu'il recherche avidement ce qu'il appelle le confortable, c'est-à-dire toutes les occasions de ménager autant que possible la dépense et le jeu de ses organes. Vous admettez bien avec moi que la lecture, telle que nous la pratiquons aujourd'hui, amène vivement une grande lassitude, car non seulement elle exige de notre cerveau une attention soutenue qui consomme une forte partie de nos phosphates cérébraux, mais encore elle ploie notre corps en diverses attitudes lassantes. Elle nous force, si nous lisons un de vos grands journaux, format du Times, à déployer une certaine habileté dans l'art de retourner et de plier les feuilles ; elle surmène nos muscles tenseurs si nous tenons le papier largement ouvert ; enfin, si c'est au livre que nous nous adressons, la nécessité de couper les feuillets, de les classer tour à tour l'un sur l'autre produit, par menus heurts successifs, un énervement très troublant à la longue.

Or, l'art de se pénétrer de l'esprit, de la gaieté et des idées d'autrui demanderait plus de passivité ; c'est ainsi que, dans la conversation, notre cerveau conserve plus d'élasticité, plus de netteté de perception, plus de béatitude et de repos que dans la lecture, car les paroles qui nous sont transmises par le tube auditif nous donnent une vibrance spéciale des cellules qui, par un effet constaté par tous les physiologistes actuels et passés, excite nos propres pensées.

Je crois donc au succès de tout ce qui flattera et entretiendra la paresse et l'égoïsme de l'homme ; l'ascenseur a tué les ascensions dans les maisons ; le phonographe détruira probablement l'imprimerie. Nos yeux sont faits pour voir et refléter les beautés de la nature et non pas pour s'user à la lecture des textes ; il y a trop longtemps qu'on en abuse, et il n'est pas besoin d'être un savant ophthalmologiste pour connaître la série des maladies qui accablent notre vision et nous astreignent à emprunter les artifices de la science optique.

Nos oreilles, au contraire, sont moins souvent mises à contribution, elles s'ouvrent à tous les bruits de la vie, mais nos tympanes demeurent moins irrités ; nous ne donnons pas une excessive hospitalité dans ces golfes ouverts sur les sphères de notre intelligence, et il me plaît d'imaginer qu'on découvrira bientôt la nécessité de décharger nos yeux pour charger davantage nos oreilles. Ce sera une équitable compensation apportée dans notre économie physique générale.

"Très bien, très bien !" soulignaient mes camarades attentifs. "Mais la mise en pratique, cher ami, nous vous attendons là. Comment supposez-vous qu'on puisse arriver à construire des phonographes à la fois assez portatifs, légers et résistants pour enregistrer sans se détraquer de longs romans qui, actuellement, contiennent quatre, cinq cents pages ; sur quels cylindres de cire durcie clicherez-vous les articles et nouvelles du journalisme ; enfin, à

l'aide de quelles piles actionnerez-vous les moteurs électriques de ces futurs phonographes ? Tout cela est à expliquer et ne nous paraît pas d'une réalisation aisée".

"Tout cela cependant se fera, repris-je, il y aura des cylindres inscripteurs légers comme des porte-plumes en celluloid, qui contiendront cinq et six cents mots et qui fonctionneront sur des axes très ténus qui tiendront dans la poche ; toutes les vibrations de la voix y seront reproduites ; on obtiendra la perfection des appareils comme on obtient la précision des montres les plus petites et les plus bijoux ; quant à l'électricité, on la trouvera souvent sur l'individu même, et chacun actionnera avec facilité par son propre courant fluide, ingénieusement canalisé, les appareils de poche, de tour de cou ou de bandoulière qui tiendront dans un simple tube semblable à un étui de lorgnette.

*Pour le livre, ou disons mieux, car alors les livres auront vécu, pour le novel ou storyo-
graphe, l'auteur deviendra son propre éditeur, afin d'éviter les imitations et contrefaçons ;
il devra préalablement se rendre au Patent Office pour y déposer sa voix et en signer les
notes basses et hautes, en donnant des contre-auditions nécessaires pour assurer les
doubles de sa consignation. Aussitôt cette mise en règle avec la loi, l'auteur parlera son
œuvre et la cliquera sur des rouleaux enregistreurs et mettra en vente lui-même ses cylindres
patentés, qui seront livrés sous enveloppe à la consommation des auditeurs.*

*On ne nommera plus, en ce temps assez proche, les hommes de lettres des écrivains, mais
plutôt des narrateurs ; le goût du style et des phrases pompeusement parées se perdra peu
à peu, mais l'art de la diction prendra des proportions invraisemblables ; il y aura des
narrateurs très recherchés pour l'adresse, la sympathie communicative, la chaleur vibrante,
la parfaite correction et la ponctuation de leurs voix. Les dames ne diront plus, parlant
d'un auteur à succès : "J'aime tant sa façon d'écrire !" Elles soupireront toutes
frémisantes : "oh ! ce diseur a une voix qui pénètre, qui charme, qui émeut ; ses notes
graves sont adorables, ses cris d'amours déchirants ; il vous laisse toute brisée d'émotion
après l'audition de son œuvre : c'est un ravisseur d'oreille incomparable."*

*L'ami James Wittmore m'interrompt: "Et les bibliothèques, qu'en ferez-vous, mon cher
ami, des livres ?"*

*"Les bibliothèques deviendront les phonographothèques ou bien les clichéothèques.
Elles contiendront sur des étages de petits casiers successifs, les cylindres bien étiquetés des
œuvres des génies de l'humanité. Les éditions recherchées seront celles qui auront été
autophonographiées par des artistes en vogue : on se disputera, par exemple, le Molière
de Coquelin, le Shakespeare d'Irving le Dante de Salvini, le Dumas fils d'Éléonore
Duce, le Hugo de Sarah Bernhardt, le Balzac de Mounet Sully, tandis que Goethe,
Milton, Byron, Dickens, Emerson, Tennyson, Musset et autres auront été vibrés sur
cylindres par des diseurs de choix.*

*Les bibliophiles, devenus les phonographophiles, s'entoureront encore d'œuvres rares ; ils
donneront comme auparavant leurs cylindres à relier en des étuis de maroquin ornés de
dorures fines et d'attributs symboliques. Les titres se liront sur la circonférence de la boîte
et les pièces les plus rares contiendront des cylindres ayant enregistré à un seul exemplaire
la voix d'un maître du théâtre, de la poésie ou de la musique ou donnant des variantes
imprévues et inédites d'une œuvre célèbre. Les narrateurs, auteurs gais, diront le comique
de la vie courante, s'appliqueront à rendre les bruits qui accompagnent et ironisent parfois,
ainsi qu'en une orchestration de la nature, les échanges de conversations banales, les
sursauts joyeux des foules assemblées, les dialectes étrangers ; les évocations de marseillais
ou d'auvergnat amuseront les Français comme le jargon des Irlandais et des Westermen
excitera le rire des Américains de l'Est.*

Les auteurs privés du sentiment des harmonies de la voix et des flexions nécessaires à une belle diction emprunteront le secours de gagistes, acteurs ou chanteurs pour enmagasiner leur œuvre sur les complaisants cylindres. Nous avons aujourd'hui nos secrétaires et nos copistes ; il y aura alors des phonistes et des clamistes, interprétant les phrases qui leur seront dictées par les créateurs de littérature. Les auditeurs ne regretteront plus le temps où on les nommait lecteurs ; leur vue reposée, leur visage rafraîchi, leur nonchalance heureuse indiqueront tous les bienfaits d'une vie contemplative. Étendus sur des sofas ou bercés sur des rocking-chairs, ils jouiront, silencieux, des merveilleuses aventures dont des tubes flexibles apporteront le récit dans leurs oreilles dilatées par la curiosité. Soit à la maison, soit à la promenade, en parcourant pédestrement les sites les plus remarquables et pittoresques, les heureux auditeurs éprouveront le plaisir ineffable de concilier l'hygiène et l'instruction, d'exercer en même temps leurs muscles et de nourrir leur intelligence, car il se fabriquera des phono-opéragraphes de poche, utiles pendant l'excursion dans les montagnes des Alpes ou à travers les Cañons du Colorado."

"Votre rêve est très aristocratique, insinua l'humanitaire Julius Pollok, l'avenir sera sans aucun doute plus démocratique. J'aimerais, je vous l'avoue, à voir le peuple plus favorisé."

"Il le sera, mon doux poète, repris-je allégrement, en continuant à développer ma vision future, rien ne manquera au peuple sur ce point ; il pourra se griser de littérature comme d'eau claire, à bon compte, car il aura ses distributeurs littéraires des rues comme il a ses fontaines. À tous les carrefours des villes, des petits édifices s'élèveront autour desquels pendront, à l'usage des passants studieux, des tuyaux d'audition correspondant à des œuvres faciles à mettre en action par la seule pression sur un bouton indicateur ? D'autre part, des sortes d'automatic libraries, mues par le déclenchement opéré par le poids d'un penny jeté dans une ouverture, donneront pour cette faible somme les œuvres de Dickens, de Dumas père ou de Longfellow, contenues sur de longs rouleaux faits pour être actionnés à domicile."

Je vais même au-delà : l'auteur qui voudra exploiter personnellement ses œuvres à la façon des trouvères du Moyen âge et qui se plaira à les colporter de maison en maison pourra en tirer un bénéfice modéré et toutefois rémunérateur en donnant en location à tous les habitants d'un même immeuble une infinité de tuyaux qui partiront de son magasin d'audition, sorte d'orgue porté en sautoir pour parvenir par les fenêtres ouvertes aux oreilles des locataires désireux un instant de distraire leur loisir ou d'égayer leur solitude. Moyennant quatre ou cinq cents par heure, les petites bourses, avouez-le, ne seront pas ruinées et l'auteur vagabond encaissera des droits relativement importants par la multiplicité des auditions fournies à chaque maison d'un même quartier."

Est-ce tout ?... non pas encore, le phonographisme futur s'offrira à nos petits-fils dans toutes les circonstances de la vie ; chaque table de restaurant sera munie de son répertoire d'œuvres phonographiées, de même les voitures publiques, les salles d'attente, les cabinets des steamers, les halls et les chambres d'hôtel posséderont des phonographotèques à l'usage des passagers. Les chemins de fer remplaceront les parloir-cars par des sortes de Pullman circulating Libraries qui feront oublier aux voyageurs les distances parcourues, tout en laissant à leurs regards la possibilité d'admirer les paysages des pays traversés."

Je ne saurais entrer dans les détails techniques sur le fonctionnement de ces nouveaux interprètes de la pensée humaine, sur ces multiplicateurs de la parole ; mais soyez sûr que le livre sera abandonné par tous les habitants du globe et que l'imprimerie cessera absolument d'avoir cours, en dehors des services qu'elle pourra rendre encore au commerce"

et aux relations privées, et qui sait si la machine à écrire, alors très développée, ne suffira pas à tous les besoins.

Et le journal quotidien, me direz-vous, la Presse si considérable en Angleterre et en Amérique, qu'en ferez-vous ?

N'ayez crainte, elle suivra la voie générale, car la curiosité du public ira toujours grandissant et on ne se contentera bientôt plus des interviews imprimées et rapportées plus ou moins exactement ; on voudra entendre l'interviewé, ouïr le discours de l'orateur à la mode, connaître la chansonnette actuelle, apprécier la voix des divas qui ont débuté la veille, etc.

Qui dira mieux tout cela que le futur grand journal phonographique ?

Ce seront des voix du monde entier qui se trouveront centralisées dans les rouleaux de celluloid que la Poste apportera chaque matin aux auditeurs abonnés ; les valets de chambre et les chambrières auront l'habitude de les disposer dans leur axe sur les deux paliers de la machine motrice et ils apporteront les nouvelles au maître ou à la maîtresse, à l'heure du réveil : télégrammes de l'Étranger, cours de la Bourse, articles fantaisistes, revues de la veille, on pourra tout entendre en rêvant encore sur la tiédeur de son oreiller.

Le journalisme sera naturellement transformé, les hautes situations seront réservées aux jeunes hommes solides, à la voix forte, chaudement timbrée, dont l'art de dire sera plutôt dans la prononciation que dans la recherche des mots ou la forme des phrases. Le mandarinisme littéraire disparaîtra, les lettrés n'occuperont plus qu'un petit nombre infime d'auditeurs ; mais le point important sera d'être vite renseigné en quelques mots sans commentaires. Il y aura dans tous les offices de journaux des halls énormes, des speaking-halls où les rédacteurs enregistreront à haute voix les nouvelles reçues ; les dépêches arrivées téléphoniquement se trouveront immédiatement inscrites par un ingénieux appareil établi dans le récepteur de l'acoustique. Les cylindres obtenus seront clichés à grand nombre et mis à la Poste en petites boîtes avant trois heures du matin, à moins que, par suite d'une entente avec la compagnie des téléphones, l'audition du journal ne puisse être portée à domicile par les fils particuliers des abonnés, ainsi que cela se pratique déjà pour les théâtrophones.

William Blackcross, l'aimable critique et esthète qui jusque-là avait bien voulu prêter attention à mon fantaisiste bavardage sans m'interrompre, jugea le moment opportun de m'interroger : "Permettez-moi de vous demander, dit-il, comment vous remplacerez l'illustration des livres ? L'homme, qui est un éternel grand enfant, réclamera toujours des images et aimera à voir la représentation des choses qu'il imagine ou qu'on lui raconte."

"Votre objection, repris-je, ne me démonte pas ; l'illustration sera abondante et réaliste ; elle pourra satisfaire les plus exigeants. Vous ignorez peut-être la grande découverte de demain, celle qui bientôt nous stupéfiera. Je veux parler du KINÉTOGRAPHE de Thomas Edison, dont j'ai pu voir les premiers essais à Orange-Park dans une récente visite faite au grand électricien près de New Jersey. Le kinétographe enregistrera le mouvement de l'homme et le reproduira exactement comme le phonographe enregistre et reproduit sa voix. D'ici cinq ou six ans, vous apprécierez cette merveille basée sur la composition des gestes par la photographie instantanée ; le kinétographe sera donc l'illustrateur de la vie quotidienne. Non seulement nous le verrons fonctionner dans sa boîte, mais, par un système de glaces et de réflecteurs, toutes les figures actives qu'il représentera en photo-chromos pourront être projetées dans nos demeures sur de grands tableaux blancs. Les scènes des ouvrages fictifs et des romans d'aventures seront mimées par des figurants bien costumés et aussitôt reproduites ; nous aurons également, comme

complément au journal phonographique, les illustrations de chaque jour, des Tranches de vie active, comme nous disons aujourd'hui, fraîchement découpées dans l'actualité. On verra les pièces nouvelles, le théâtre et les acteurs aussi facilement qu'on les entend déjà chez soi ; on aura le portrait et, mieux encore, la physionomie mouvante des hommes célèbres, des criminels, des jolies femmes ; ce ne sera pas de l'art, il est vrai, mais au moins ce sera la vie elle-même, naturelle, sans maquillage, nette, précise et le plus souvent même cruelle.

Je vous répète, mes amis, que je ne conçois ici que d'incertaines possibilités. Qui peut se vanter, en effet, parmi les plus subtils d'entre nous de prophétiser avec sagesse ? Les écrivains de ce temps, disait déjà notre cher Balzac, sont les manœuvres d'un avenir caché par un rideau de plomb. Si Voltaire et Rousseau revoyaient la France actuelle, ils ne soupçonneraient guère les douze années qui furent, de 1789 à 1800, les langes de Napoléon.

Il est donc évident, dis-je, en terminant ce trop vague aperçu de la vie intellectuelle de demain, qu'il y aurait dans le résultat de ma fantaisie des côtés sombres encore imprévus. De même que les oculistes se sont multipliés depuis l'invention du Journalisme, de même avec la phonographie à venir, les médecins auristes foisonneront ; on trouvera moyen de noter toutes les sensibilités de l'oreille et de découvrir plus de noms de maladies auriculaires qu'il n'en existera réellement, mais aucun progrès ne s'est jamais accompli sans déplacer quelques-uns de nos maux ; la médecine n'avance guère, elle spéculé sur des modes et des idées nouvelles qu'elle condamne lorsque des générations en sont mortes dans l'amour du changement. En tout cas, pour revenir dans les limites mêmes de notre sujet, je crois que si les livres ont leur destinée, cette destinée, plus que jamais, est à la veille de s'accomplir, le livre imprimé va disparaître. Ne sentez-vous pas que déjà ses excès le condamnent ? Après nous la fin des livres !

Cette boutade faite pour amuser notre souper eut quelque succès parmi mes indulgents auditeurs ; les plus sceptiques pensaient qu'il pouvait bien y avoir quelque vérité dans cette prédiction instantanée, et John Pool obtint un hurra de gaieté et d'approbation lorsqu'il s'écria, au moment de nous séparer : "Il faut que les livres disparaissent ou qu'ils nous engloutissent ; j'ai calculé qu'il paraît dans le monde entier quatre-vingts à cent mille ouvrages par an qui, tirés à mille en moyenne font plus de cent millions d'exemplaires, dont la plupart ne contiennent que les plus grandes extravagances et les plus folles chimères et ne propagent que préjugés et erreurs. Par notre état social, nous sommes obligés d'entendre tous les jours bien des sottises ; un peu plus, un peu moins, ce ne sera pas dans la suite un bien gros excédent de souffrance, mais quel bonheur de n'avoir plus à en lire et de pouvoir enfin fermer ses yeux sur le néant des imprimés !"¹

¹ *Études françaises*, 36, 2.

Un conte à rebours

Patrick Berthier

Maître de conférences,
Université de Paris VIII

Jamais l'Hamlet de notre grand *Will* n'aura mieux dit : *Words! Words!
Words!* Des mots !... des mots qui passent et qu'on ne lira plus.

« D'une certaine manière, l'avènement de l'hypertexte
marque la fin de l'ère du livre inaugurée par Gutenberg »
Jean Clément (*Hypertexte et complexité*)

Un mythe technologique : le confort naturel

Voici donc un petit cénacle d'érudits en goguette qui vaticine au champagne sur les "*destinées futures de l'humanité*". Le "bibliophile" qui joue ici les augures, clôt la série des interventions d'un géographe, d'un naturaliste, d'un humoriste et d'un peintre.

Précisons d'emblée que cette causerie extraordinaire est directement suscitée par la conférence d'un éminent physicien venant tout juste d'annoncer l'après-midi rien moins que la date de *la fin du globe terrestre et de la race humaine*¹.

La "fin des livres" s'inscrit donc dans une *marche au progrès* scandée par de *nouvelles et fatales évolutions* et insérée dans le compte à rebours de la fin du monde. La marche progrédiente du progrès va ainsi à la rencontre du mouvement régrédient de la photosphère consécutif à l'extinction progressive du soleil.

Si le petit jeu des prédictions apporte comme *un rayon lumineux dans la sombre nuit des siècles à venir*, c'est bien parce qu'il ne s'agit pas là d'une métaphore mais que, au propre, la nuit des temps s'indique comme notre seul avenir.

N'est-il pas surprenant qu'un roman antérieur de vingt ans aux grandes hécatombes de la première conflagration mondiale n'envisage pas le futur sous les auspices radieux des lendemains qui chantent mais sous le ciel assombri et comme plombé par la sourde et implacable menace de l'agonie solaire ?

¹ Toutes les expressions en italiques sont tirées du texte, le plus souvent des pages qui précédaient immédiatement l'extrait reproduit.

La Nature s'épuise. Ce froid constat vient immédiatement assigner la tâche de toute révolution technique : il s'agit d'éviter à la *race humaine* acheminée vers le déclin de son biotope, tout effort, tout motif de consommation supplémentaire. Dès lors, *l'homme de loisir* apparaît comme la figure même de l'humanité future, et le *confortable* comme le but de la *marche du progrès*, avec lequel il forme, comme moyen et fin, l'oxymore exprimant la tension *entre le dégoût des horreurs de la vie inactive et sans lutte* et l'aspiration à la *nonchalance heureuse de la vie contemplative*.

L'homme de progrès se démène pour créer les *occasions de ménager la dépense de ses organes*. Le Progrès ? L'activité productrice des conditions de l'oisiveté ! Tout faire pour ne plus rien faire, tout faire en ne faisant rien (*on pourra tout entendre en rêvant encore sur la tiédeur de son oreille*). Ingénierie de la paresse.

C'est au cœur de cette dialectique paradoxale que se pose la question de "la fin des livres", car il n'est de progrès qui n'enchérisse sur le sens de l'évolution, qui ne suive en l'exacerbant la prescription d'une loi naturelle (c'est en ce sens que le progrès technique n'est pas artificiel mais véritablement surnaturel ; loin de contrarier, de remplacer le naturel, il l'optimise, l'hypertrophie).

Or, *les yeux sont faits pour voir et refléter*, et dans ce "reflet" s'entend toute la passivité d'une simple réfraction. La lecture, au contraire, ne consiste pas en impressions passives, enregistrement placide de l'organe photosensible, mais institue une activité perverse, un surmenage oculaire et neuronal que châtiara l'usure prématurée de l'œil.

L'imprimerie détourne de l'impression. L'invention de Gutenberg fait passer le langage de la parole à la vision, surchargeant ainsi la rétine d'une fonction dénaturée. La lecture qui supplée à la conversation n'est que le double dévoiement de la passivité organique : là où il suffisait de voir et d'entendre, il faut maintenant lire la parole. D'où cette idée implicite que l'ère industrielle en sa phase terminale (la fin de l'histoire !) doit opérer un retour au "naturel" en oblitérant les inventions aberrantes de la modernité. Exiger un travail de l'œil en le détournant de sa spontanéité à refléter les données du champ de vision enfreint la nonchalance naturelle et contredit l'évolution comme cessation progressive d'activité. On déplacera donc la lecture de la perception oculaire à l'audition (*afin de décharger nos yeux*), le *tube auriculaire* offrant l'image d'un pur conduit peu susceptible d'activisme.

La lecture consomme *les phosphates cérébraux*. Mauvaise marchandise qui au lieu de se consumer dans sa valeur d'usage épuise son acheteur, contrevenant par là à la loi de passivité naturelle. La communication ne doit pas excéder une simple affaire de *vibrations* dans laquelle le *tube auditif* reçoit la *vibrance* qui *excite nos propres pensées*. Penser ne relève plus d'un effort d'interprétation mais d'un réflexe nerveux excité par une vibration, comme si les idées étaient stockées une fois pour toutes dans la langue et appelées par leur nom dans l'interlocution

(on sait que contre ce simplisme de la nomenclature, le mot comme étiquette de la chose, toute la linguistique s'est édifiée).

Avec la relégation du *style* et la promotion de la *sympathie communicative*, la passivité s'image en pénétration : le consommateur-type est une auditrice *toute frémissante* qui s'abandonne aux *ravisseurs d'oreilles*, à la *voix qui pénètre* des *diseurs*. Mais, en dernière instance, cette insistance obsédante du *tube*, qu'il soit conduit auditif, *flexible d'écoute* ou *étui portatif*, renvoie moins à l'antique fantasme sexuel de la pénétration du savoir, qu'à une philosophie alimentaire de la communication, où le *tube* (digestif) déglutit l'information. Prendraient alors tout leur sens des expressions comme "*nourrir l'intelligence*" ou "*les oreilles dilatées*".

Et ce qui rend cette métaphore digestive possible, c'est la disparition du texte, sa transmutation en *vibrations*. Le livre disparaît dans le rouleau enregistreur, le lecteur disparaît derrière l'auditeur comme l'auteur derrière les *gagistes* et *damistes*. L'œuvre se fige dans son interprétation unique de laquelle elle ne se distingue plus, même pour les "classiques" : Hugo n'est plus accessible que par la voix de Sarah Bernard, Balzac par celle de Mounet Sully.

Enfin, le mythe audiovisuel triomphe, non seulement sur le constat d'un progrès, d'un mieux-être, mais aussi sur la critique et le dépassement radical de l'Écrit. L'écrit n'aurait fait, pour l'essentiel, que consigner l'ensemble historique de nos *extravagances*, toutes pleines de *chimères*, *d'erreurs*, *de préjugés*, alors que phonographes et kinéographes ne font qu'enregistrer, "*clicher*" le réel, donc la vérité, d'où cette exclamation ravie dans laquelle le mythe culmine : "*ce ne sera pas de l'art, il est vrai, mais au moins ce sera la vie elle-même, naturelle...*". Parturition technologique de "la vie naturelle" dont la simple présence condamne toute représentation. Mythe d'une naturalité audiovisuelle qui discréditerait les efforts de la lettre. Pourquoi représenter ce qui peut être tout bonnement présent, donné dans l'évidence de l'ici-maintenant ?

Plus que de la fin des livres, il s'agit, au fond, de la fin des mots (*words! words! words!*) et de leur remplacement par l'image (sonore par le phonographe, visuelle par le kinéographe). Mort du signe typographique, mort du symbolique au sens de représentant étranger à ce qu'il représente, et finalement mort de la langue écrite supplantée par une parole "clichée" à même le réel.

Au passage, remarquons que ce verbe "clicher" tombé en désuétude dit sans ambages la nature de la perte littéraire. D'abord terme technique exclusivement typographique, il appartient désormais, substantivé en "cliché", au vocabulaire spécifique de la photographie, ou comment un mot passe en quelques décennies de la noirceur de l'encre à la chambre noire. En "clichant", on reproduit, on duplique. Les *cylindres* enregistrent et restituent physiquement la parole, du modèle à la copie, point de saut. En écrivant on traduit, en lisant on interprète. De l'intention de l'auteur à la "réception" du lecteur, le livre fait jouer toute la dimension herméneutique.

Une gravure du début du siècle imaginant les élèves “en l’an 2000” les représente attablés sur des pupitres nets de tout livre, crayon ou papier, coiffés d’un casque acoustique dont les fils sont reliés à une machine sommaire qui tient à la fois de la déchiqueteuse et du bac à hydrolyse, dans laquelle un maître à grosses bécicles précipite les ouvrages qu’il tire de ses rayonnages.

Dilacérer l’écrit pour en extraire de la vibration verbale, tel semble être ce projet de transmission du savoir. La transmission comme transmutation de la signification en *excitation* où l’arc réflexe de l’audition court-circuite la lecture.

Si cette gravure n’est pas de Robida, elle mériterait de l’être, tant la fin du livre est ici annoncée de la façon la plus radicale, en s’en prenant au fondement même de la textualité : l’apprentissage de la lecture et de l’écriture.

e-book²

En l’an 2000, précisément, nous y sommes, et loin de confirmer la disparition du livre, le cap du millénaire semble au contraire en promouvoir les formes régénérées.

Ainsi, à la vieille question personnelle : “sur une île déserte, quel livre emporteriez-vous ?”, la réponse sera désormais uniforme : mon *e-book* téléchargé du fonds total de la Bibliothèque Nationale de France. Non plus l’objet livre, mais le corps “glorieux” du livre, désincarné et démultiplié.

Cependant c’est, autant que son support matériel, l’entité “livre” qui devient virtuelle. Un *e-book* peut contenir des dizaines de livres et il devient évident qu’aucun d’entre eux ne sera plus “lu” pour lui-même, mais comme un fragment d’hypertexte relié aux autres par des “liens” plus ou moins personnalisés. Comme machine, le livre électronique est la mise à disposition de l’hypertextualité. Celle-ci, on le sait, fait éclater le processus habituellement cursif, linéaire, de la lecture. Un sonnet des *Fleurs du Mal* peut ainsi offrir l’occasion d’une lecture infinie grâce aux “liens” permettant au lecteur de consulter un dictionnaire d’époque ou une encyclopédie, de se référer à une biographie de Baudelaire, d’accéder aux éditions critiques, de prendre des notes ou de créer son propre commentaire, de se brancher sur un *forum de discussion* consacré au poète, tout en visualisant en “mosaïque” les tableaux de Delacroix et de Courbet ayant fait l’objet d’une critique dans les *Curiosités esthétiques*, le tout sur fond de mélodies romantiques.

¹ C’est le titre de l’illustration exposée au Musée national de l’éducation à Rouen et reproduite dans le numéro spécial du *Monde de l’éducation*, n° 283, daté de Juillet-Août 2000.

² Le premier livre électronique français, conçu par *Cytale*, devrait être disponible au moment même où paraîtra cet article.

D'un point de vue historique, cette prodigieuse innovation n'est que l'extension considérable d'une pratique instituée par les humanistes de la Renaissance qui, grâce à la "roue à livres"¹, permettait de se reporter à plusieurs ouvrages au cours d'une même lecture. La miniaturisation et la "fée électricité" font tourner la roue à livres dans le *e-book*, comme l'invention du moteur a fait décoller l'hélicoptère conçu par Léonard de Vinci.

Le début de la fin des livres

La fin des livres, de tous les livres, bien sûr, c'est trop dire. Ressasser le mot de Hugo : "ceci tuera cela" est inutilement alarmiste. D'abord le *e-book* ne tue pas les livres, il les dématérialise, les intègre, les transforme, ce n'est pas la mort de la lecture, mais l'évolution de son support, comme le *codex*, cahier de papier broché fut celle du *volumen*, rouleau de papyrus, au début de l'ère chrétienne.² Ensuite, il existe de nombreuses catégories de livres dont certaines sont intouchables parce que non traduisibles dans un autre médium : quelle serait la portée d'une version audiovisuelle des *Pensées* de Pascal ?

Ce qui est probablement voué à disparaître, précisément pour les raisons invoquées par Robida, c'est le livre de divertissement. Il est inconséquent de se fatiguer pour se détendre. Ce principe souffre bien des exceptions et l'on voit maints adeptes du jogging ou de la *fitness* suer sang et eau pour se détendre de leur journée de travail, mais ils luttent davantage pour leur silhouette et leur santé qu'ils ne s'abandonnent à la détente que matérialise et emblématise à notre époque le couple télé-canapé.

L'écrit est d'ores et déjà un médium lourd et obsolète pour véhiculer de la pure information (c'est la raison de l'effondrement quantitatif de la presse écrite depuis l'apparition de la radio, puis de la TV, elle ne se maintient, à l'étiage de sa survie, qu'à proposer des analyses et commentaires d'une information depuis longtemps divulguée et connue). La lecture facile disparaîtra, faute de raison d'être, car si on voit encore dans trains et métros des lecteurs de romans de gare ou de romans photos, c'est faute d'une miniaturisation acceptable du format et du coût des récepteurs leur permettant de suivre *sitcoms* et séries.

On peut ainsi imaginer deux types de lecteurs du même type d'écran dont les uns visionneront des images sonorisées quand les autres liront de la "littérature". Parions sans crainte sur la très prochaine abolition des différences entre l'*e-book* à peine né, entièrement dédié au texte et l'"assistant personnel" (*Personal Digital Assistant*),

¹ Voir Alberto Manguel, *Une histoire de la lecture*, Actes Sud, 1998, p.163.

² Voir *Histoire de la lecture dans le monde occidental*, sous la direction de Cavallo & Chartier, Seuil, 1997.

miniaturisation de l'ordinateur portable équipé d'un écran tactile et relié à Internet.¹

L'illettrisme fonctionnel deviendrait ainsi une donnée structurelle de nos sociétés puisque avec la disparition de la lecture d'information et de divertissement, ce sont des groupes entiers qui n'auraient plus besoin de lire. Les pictogrammes pour indiquer toilettes ou téléphones dans les lieux publics, les panneaux routiers, les icônes de la barre d'outils de nos ordinateurs, les logos, les sigles, les "griffes", insignes et enseignes n'indiquent-ils pas une subversion généralisée de la lettre ?

L'écrit, déjà, ne se justifie plus que dans la fiction stylistique ou théorique, domaines dans lesquels il est irremplaçable, mais on ne voit pas pourquoi, sinon sous l'emprise de quelque étrange nostalgie, ceux qui ne s'intéressent ni à la littérature ni aux sciences humaines continueraient à se colleter au déchiffrement et à l'interprétation. Le codage littéral devient un frêle sous-ensemble spécialisé du codage numérique généralisé.

La question prémonitoire de Robida se posera dans toute son acuité : pourquoi écrire quand on peut dire, pourquoi lire au lieu d'ouïr ? L'argument du "confort" par économie de moyens devrait logiquement rapidement l'emporter.

L'image-son, réaliste, procure l'illusion d'un accès direct au sens par la perception, là où la lecture nécessite un détour grevé encore en amont par un long apprentissage des correspondances graphophoniques. Le signe écrit, en tant que tel, est arbitraire, il n'existe pas en dehors d'un réseau dense de significations nécessairement activé et modulé par le lecteur pour l'appréhender. Avec la lettre, l'œil n'est pas en prise directe sur des objets, des configurations, des situations mais sur un système où l'imaginaire des connotations le dispute au sens des dénnotations. C'est la pertinence de l'exploitation de ce système linguistique dans une communication de masse globalisée qui se trouve ébranlée.

Gageons qu'une bonne partie du lectorat d'aujourd'hui procède d'un phénomène d'erre où la cause abolie n'en continue pas moins à produire, un certain temps, des effets.

Sauf véritable révolution, c'est-à-dire démenti brutal des tendances historiques observables, on devrait donc assister à un double usage contrasté du *e-book* (en laissant de côté les lecteurs de livres-papier qui subsisteront comme subsistent, assez rares toutefois, ceux que l'ère techno du synthétiseur et du "bœuf" cybernétique *on line* n'empêche pas de jouer du violon).

Les lecteurs de fiction littérale se raréfiant et devenant de plus en plus interactifs, il se formera un petit monde "littéraire" où chacun sera tour à tour auteur-éditeur-lecteur-critique, petit monde spécialisé

¹ Voir *Comment lira-t-on demain ?*, Editions 00H00.com, 2000.

dans une passion textuelle finalement assez peu solvable, et donc peu rentable et par ce fait relativement délaissée par les grands groupes financiers ou industriels “repreneurs” de vieilles maisons d’édition en faillite et pour qui la publication n’est qu’un complément d’activité¹. Une amorce de ce processus a pu s’observer cet été lorsque l’écrivain d’épouvante Stephen King a décidé de devenir son propre éditeur en publiant en feuilleton son dernier roman sur son site web. Autre prodrome, encore plus récent, la librairie électronique *Amazon.com* vient de s’engager à publier intégralement les critiques négatives de ses clients.

Auteur-éditeur, lecteur-critique, le processus qui mettra en boucle le couple écriture-lecture semble déjà engagé.

La déprofessionnalisation des éditeurs se double ainsi du désir d’affranchissement des auteurs, ce qui présage, à terme, une gigantesque foire aux livres où le postulant à la lecture devra faire son choix sans aucun tri critique préalable, pour le meilleur – on trouvera tout sans censure ni restriction d’aucune sorte –, et pour le pire – comment choisir dans la grande marée de l’extrême profusion ?²

L’offre littérale des firmes deviendra marginale et tout entière orientée vers le *best seller* tandis que les secteurs commercialement fructueux de la télécommunication induiront des publics peu appelés à fréquenter l’écrit, sinon sous forme rudimentaire, parcellaire et occasionnelle. Une coupure s’instaurerait alors qui n’opposerait pas le virtuel au réel mais le réalisme virtuel au symbolisme graphique, le présentiel au littéral.

La fracture sociale se doublera d’une fracture médiatique d’autant plus forte qu’elle sera insidieuse puisque, apparemment, les mêmes machines numériques délivrant indifféremment de l’image ou du texte, il n’y aura pas de différence entre un lecteur manipulant un texte sur l’écran tactile de son “organiseur” et un visionaute s’adonnant à un jeu interactif tout en regardant en incrustation un match de football sur la console de son “Webtouch”.

Tous égaux devant les merveilleuses machines de la cyberculture ? Oui mais, comme disait l’humoriste, certains seront beaucoup plus égaux que d’autres. Il faut être superlecteur pour lire un hypertexte.

Le multimédia nous donne à croire que la révolution numérique ouvre sur une sorte de parité entre l’image, le son et le signe typographique. Je crois que ce triumvirat communicationnel est appelé à plus de luttes d’influence que de complémentarité. Le microphone et la *webcam* reliés à la *souris* rendront inutile le clavier comme le

¹ Sur cet effondrement de l’édition artisanale et ses conséquences, voir Roger Chartier, *Le livre en révolutions*, Les éditions textuel, 1997 et André Schiffrin, *L’édition sans éditeurs*, La fabrique, 1999.

² Le critique Patrick Kéchichian met en garde contre ce danger commun à l’économie et à la littérature : l’inflation. Trop de livres tuent le livre, par accablement puis désertion du lectorat (*Le Monde* du 9/9/2000)

téléphone dispense d'adresser du courrier postal à ses correspondants. On rétorquera que le *courriel*, comme disent les québécois, permet de nouvelles formes d'écriture. J'en conviens, aussi bien ne parlè-je pas des lettrés qui continueront à l'être en innovant, en modulant l'offre d'écriture, mais de ceux, sans doute très largement majoritaires, qui n'en auront plus l'usage.

Le passage entre un roman "léger" et un livre profond peut se faire à tout moment, du divertissement à la pensée, il n'y a qu'un pas, certes décisif mais "dans la foulée" grâce à la continuité du support et du code linguistique. C'est cette continuité qui sera sans doute brisée, l'écrit n'étant plus requis dans les situations courantes de communication sinon sous la forme de sigles et de commandes sommaires. Croire le contraire expose à répondre à cette question : quelle serait la raison d'être de la lecture dans un espace de télécommunication audiovisuelle optimalement développé ? Pourquoi se servir de quelque chose dont on n'a plus besoin ? Aussi faut-il entendre dans *la fin des livres*, la fin de l'écrit comme culture partagée par tous, à des titres et selon des guises divers. Le problème de cet abandon tient dans la capacité de l'écrit à *représenter* quelque chose, de façon irréaliste et décontextualisée, ce qui pourrait être la définition même de ce qu'il est convenu d'appeler le *symbolique*.

Le lecteur de mot décode des signaux porteurs de significations communes et univoques. Le lecteur de texte interprète la "valeur"¹ de signes qui ne s'établissent que dans leur rapport, extrêmement variable, notamment en fonction des conditions de la "réception" qui les actualise. C'est en quoi la fin des livres n'est pas la fin de toute lecture, mais sa résorption dans une dimension simplement signalétique de la communication.

S'imposent alors des affinités dans la "convivialité" médiatique. Au texte accaparant et qui requiert pour lui-même toute l'attention, on préférera le mot ou l'expression susceptible de cohabiter en synergie avec l'image-son.

Et quand bien même la numérisation, sous-tendue par toujours plus de vitesse, sauverait le texte d'un total ostracisme, ce dernier serait forcément lu sur écran selon les préceptes de la "lecture rapide" qui bannit la "période", cette phrase expressive toujours trop longue et complexe pour l'homme pressé.²

Comme simulacre, l'image, aussi polysémique et artistique fut-elle, est toujours "motivée" et un signe linguistique toujours "arbitraire". Ce dualisme ne peut être levé que par réduction de la langue à un strict usage référentiel qui met le mot en congruence avec l'image, ils

¹ Rappelons que la notion saussurienne de "valeur" indique qu'un mot n'est pas figé dans un sens, mais qu'il jouit d'une grande latitude de significations en fonction des "entours" du cotexte et du contexte.

² Je discute le principe de "lisibilité" qui gouverne les méthodes de "lecture rapide" dans mon ouvrage : *Le second apprentissage de la lecture*, Anthropos, 1999.

appartiennent tous deux alors à la même séquence réaliste, à la même situation objective, au prix de l'abandon du texte, trop long, trop hétérogène à l'effet de présence, d'immédiateté fonctionnelle et esthétique.

Le "simulateur" représente l'idéal du multimédia, sa quintessence : devant votre écran, pilotez un supersonique ou visitez le Louvre en 3D, comme si vous y étiez (et même mieux, hyperréalisme oblige !).

Dans la lecture, le signe fait toujours plus ou moins écran, on se meut dans la signifiante de la langue, pas dans le réel ou le virtuel des choses.

Il est vraisemblable que le numérique mercantile ne menacera pas les mots, qui se maintiendront en contrepoint des images, isolés ou agrégés en expressions brèves, mais le texte, la discursivité. À preuve cette anecdote : au moment où j'enregistrais le conte d'Uzanne et Robida sur mon traitement de texte, le correcteur grammatical en surlignait plusieurs passages en stigmatisant la faute par cette remontrance : "Phrase longue : les phrases longues peuvent être difficiles à lire et à comprendre" ! "Phrase longue !" Avec la même frappe lapidaire trempée du rouge de la honte sur nos cahiers d'écoliers quand l'institutrice nous signifiait : "Mal dit ! Incorrect ! Illisible !..." (Encore mon équipement informatique, pourtant mis à jour en début d'année, est-il déjà dépassé par des logiciels qui affichent maintenant l'"indice de lisibilité" censé mesurer la difficulté de compréhension du texte.¹ Soumis à cet examinateur, nos vieux auteurs se verraient assurément infliger un très mauvais "indice de lisibilité", pour ne rien dire de l'auteur de cet article !).

À cette aune, écrire devient vite synonyme du très péjoratif "faire des phrases", et mon correcteur, tout robot qu'il soit, ne se prive pas de me le faire savoir : mon écrivain n'est qu'un phraseur, voire un raseur.

On lit d'autant mieux, "confortablement", qu'il y a peu à lire. Tout allongement tourne vite au laïus, un texte est toujours trop long, il y a des "longueurs" coupables, d'où l'idée pédagogique contemporaine de les supprimer dans des versions expurgées où les œuvres sont presque réduites à leur synopsis. Il y a là, à n'en pas douter, une tendance, forcissant rapidement et présageant bien, d'une certaine façon, la fin des livres tels que nous les connaissons, car on lira bientôt moins qu'un livre ou plus qu'un livre.

– Moins qu'un livre, puisque la lecture fonctionnelle se cantonnera au décryptage de messages courts, ponctuels et référentiels².

¹ Il existe ainsi des correcteurs incitant à la réécriture assistée par ordinateur tels *Cordial 6* ou *correcteur 101*.

² Sur ce point capital, voir les sombres pronostics du linguiste et expert es-lecture Alain Bentolila (*De l'illettrisme en général et de l'école en particulier*, Plon, 1996, et en particulier les pages 70 à 75).

– Plus qu'un livre, dans la mesure où l'hypertexte est un mobile articulé mettant en variations de nombreux "livres".

Mais toutes ces élucubrations prophétiques, qui tentent d'extrapoler les intuitions de Robida, s'appuient sur ce mince fondement pratico-logique que l'usage repose sur l'utilité et celle-ci sur le confort, et qu'en conséquence, un médium obsolète devrait disparaître.

Après tout, rien n'est moins sûr, et le "Dieu de l'utile" peut bien, lui aussi, mourir, libérant l'histoire de son sens, unique, pour la laisser vaquer à son cours fantasque.